

[Chapitre 19]
MAUSOLEES

Les amies de Marie Bashkirtseff s'indignent et révèlent que la tombe de celle qui fut une jeune femme inquiète, éprise de gloire et malade d'ambulation, menace ruine. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que l'amitié vigilante gratte la mousse et restaure la pierre, encore que je préfère tous les tombeaux qui sont chargés de verdure effrénée et respectés du râteau. Les mains qui essuient la couronne de perles, changent l'eau du petit vase à fleurs et poncent le marbre gravé, je respecte leur fidélité ménagère, mais voilà des soins dont s'accommode mieux, à mon sens, une petite villa pour vivants qu'une chapelle pour morts.

Je n'ai pas, récemment, visité le joli cimetière de Passy, où dorment des mortes privilégiées. La dernière fois que je le vis, je me rendais à la tombe de Renée Vivien et la plus vivante des vivantes m'accompagnait alors : ainsi je nomme Annie de Pène. Elle me guida dans ce jardin, en tout temps aimable, mais que l'automne clair embellissait.

Elle allait, familière, par des sentes étroites, élaguait une rose sèche, redressait un bouquet de ses mains magnifiques qui touchaient toutes choses avec assurance et rendaient plus savoureux le fruit, le légume, qui savaient rompre un fagot, jeter la bûche au feu. Au tombeau de Renée, Annie fit la moue, blâma quelques violettes flétries et coucha près des fleurs passées les violettes fraîches qu'elle apportait. Elle ne cessait de parler, me faisait les honneurs de l'enclos, me nommait les hôtes comme dans un salon. « Là, c'est Marie Bashkirtseff, ici, c'est cette charmante petite Henriot, qui périt brûlée... Je vous assure, Colette, c'est ce qu'il y a de mieux comme cimetière pour une femme. Les autres c'est grand, c'est populeux, une bousculade ! Mais dame, ici, c'est le diable pour y entrer, il faut des protections... » Sa gaîté n'injurait pas le repos des mortes et nous parlions de Renée Vivien comme si elle nous eût attendue, à cinq minutes de là, chez elle, avenue du Bois. Annie secouait son front obstiné de Normande et s'irritait : « Finir à trente ans, quelle sottise ! Vit-on en mangeant si peu, en se nourrissant de poisson cru et de raisin, en fuyant la lumière du jour, derrière des vitraux, à la lueur de trois cierges en cire marron ? Renée Vivien aurait eu besoin de manger mon poulet farci ou mon haddock à la crème. Mais un poète mange-t-il du poulet farci sans risquer de n'être plus poète ? Je n'en sais rien : j'ai peur des poètes.

N'empêche que c'était une créature charmante, cette grande fille blonde qui dort sous ses violettes et qui ne parlait jamais de son don poétique. Moi, j'aime tant les malades qui ne vous racontent pas leurs maladies ! »

**

*

Renée Vivien, c'est vrai, ne parlait jamais de sa « maladie ». Elle ne récitait pas de vers, ne réclamait ni jugements ni louanges. Étrangère, elle pensait et écrivait purement notre langue, mais elle eût entendu sans les comprendre ces mots dont vibre encore la chambre souterraine de Marie Bashkirtseff : « Réussir... arriver... » Pourtant Renée Vivien, elle, laisse une œuvre.

Je crois que son âme ressemblait à son visage, qui était blond, coiffé de chanvre fin et doré, et enfantin, du front jusqu'à la petite bouche anglaise. Des yeux bruns rieurs, une sorte d'ingénuité flottante rajeunissaient encore sa jeune figure. Je lui disais : « Renée, vous n'avez que le corps de littéraire », pour railler son long, long corps sans épaisseur, penché en avant, frappé d'une gaucherie gracieuse. Elle le voulait, ce long corps mince, plus frêle encore, plus maigre toujours, et se privait follement de manger.

On a peu décrit, je crois, son appartement sombre, fastueux et changeant. Au fond de la cour du même immeuble, Robert d'Humières habitait parfois une garçonnière, parée de souvenirs exotiques et d'une chatte blanche. Hormis quelques Bouddahs et les instruments anciens de la salle de musique, tous les meubles bougeaient et changeaient mystérieusement chez Renée Vivien. Une collection de monnaies d'or persanes cédait la place à des jades, auxquels se substituait une collection de papillons et d'insectes rares. Elle errait, voilée mieux que vêtue, de noir ou de violet, parmi des merveilles instables et les montrait avec un plaisir de dépaycée : « Je ne retrouve pas mon nouveau Bouddah !... Marie, Marie, où avez-vous mis mon Bouddah d'hier ? » Qu'elle était douce, celle qu'on voulut parfois camper en farouche prêtresse d'un étrange culte sentimental ! Elle témoignait à ses convives un empressement de jeune fille bien élevée et les regardait dîner en grignotant des amandes grillées et des fruits. Elle avait aussi, de la jeune fille, les rougeurs brusques, le goût des anecdotes assez grasses et des alcools trop forts. Elle pleura puérilement, puis rit, un soir qu'étouffée d'obscurité, incapable de manger sous un firmament de tentures sombres étoilé de rares cierges, j'avais apporté et posé devant mon assiette une offensante, une inadmissible et indispensable lampe à pétrole de cinq francs soixante-quinze.

Croirait-on que j'évoque une poétesse, gravement éprise de son art ? C'est qu'elle travaillait discrètement, à petit bruit. A Nice je la surpris souvent assise dans le coin d'un divan de rotin, écrivant des vers sur ses genoux. Elle se levait d'un air coupable et s'excusait : « J'ai fini tout de suite... » Elle n'eut d'insolite qu'une certaine politesse, une courtoisie un peu égarée et une patience propres à certains êtres qui n'espèrent rien, sauf peut-être la fin de leur vie. Jusque dans la mort, la voilà loin de sa voisine slave, soucieuse de gloire et qui eût donné dix ans de sa chancelante et brûlante jeunesse pour un brin de laurier officiel. Belles et jeunes, tôt élues, il se peut qu'elles se penchent aux balcons du ciel et regardent ce que nous conservons d'elles. Donnons donc à chacune selon ce que, terrestres, elles aimèrent : restaurons le tombeau de Marie Bashkirtseff et, pour Renée Vivien, laissons venir l'herbe, la viorne qui monte et cache le nom, la violette sauvage...